

*À la claire fontaine, m'en allant promener, j'ai trouvé
l'eau si belle (...)*

École primaire à Deauville, enfance.

Ne sens tu pas claquer tes doigts, claquer tes doigts (...)

Chanson autour du feu chez les scouts, adolescence.

*ô rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie, que n'ai-je donc
vécu que pour cette infamie ?*

Corneille — Le Cid — Acte 1 scène 4 -Cours Florent théâtre 1990 Paris — apprentie comédienne.

Mais tu m'as tout volé, ma jeunesse, mon travail, tout...

Répliques film *Camille Claudel* de Bruno Nuyssen — Cours Florent Paris 1992 — Comédienne

T'as pas mal ? J'ai pas mal !

Réplique Film Rocky Balboa — 2006 — Fan de Stallone.

Le petit chat est mort

L'École des femmes — Molière, Acte II — Concours au Théâtre National de Strasbourg.

Où suis-je ? Et dans un lieu que je croyais barbare (...) ?

Psyché — Molière — Acte III Scène 2 — Cours Stéphane Gildas Paris 1994 — comédienne.

*Où est donc passé le bon sens que je t'ai donné à ta
naissance ?*

Conte Epaminondas de Sarah Cone Bryant — Raconté au public entre 2002 et 2010.

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Victor Hugo — Mélancholia Les Contemplations — Revu avec mon fils au collège — 2017.

Un voyage de mille lieues commence toujours par un premier pas.

Lao Tseu — 2022 — Adulte — Pour me rassurer quand cela ne va pas.

CM.

quand cette formule en tête, l'amour, cet infini à la portée des caniches, étudiant, et ensuite, quand dans le plus seul encore d'avoir vie sociale, un métier et chaque jour tant de visages croisés, et la ville autour, muette, ses façades hautes, et les bars pour l'illusion d'une île, les voix à poser sur les pages des carnets, leurs histoires consignées quand soi se raccrocher à l'amer, une posture noire

MB

Je vous ajoute encore un mot une question plutôt est ce que l'eau coule aussi dans votre pays (je ne me souviens pas si vous me l'avez dit) et elle donne des frissons, si c'est bien elle...

Phrase extraite d'un poème d'Henri Michaux, su par cœur depuis l'adolescence, comme une lettre murmurée, à fleur de peau.

Ce que je découvre en l'écrivant là c'est cette respiration, profondément familière.

Une parenthèse en suspens, une question à l'oreille, une ligne en deux temps.

Souffle inquiet tourné vers l'autre.

Ta vie s'est arrêtée quand tu es mort. Mais des choses vont continuer à m'arriver à cause de ça.

J'ai perdu en une nuit amant ami confident mari père de mes enfants quatre kilos et le goût de lire. Je suis revenue à la lecture grâce à Jeanne Benameur *De bronze et de souffle, nos cœurs*, André du Bouchet *Ici en deux* et l'adaptation graphique du roman de David Vann par Ugo Bienvenu *Sukkwan Island* l'un des livres si ce n'est le plus sombre que j'ai puis lu

CeM

CdeC

À cœur vaillant rien d'impossible. J'ai choisi ce proverbe dans le dictionnaire rouge de mon grand-père, j'avais peut-être sept ans. Je l'ai choisi pour me donner du courage, pour me dire que tout était possible, que ce monde qui me semblait composé d'obstacles infranchissables, j'avais peut-être une chance, si je le croyais vraiment, de dépasser ces obstacles. C'est une phrase que j'ai souvent dite aux autres quand il doutait, peut-être plus qu'à moi-même. Elle était dans ma mémoire, elle faisait partie de moi, il était inutile de me la redire. Je l'ai choisi en jouant, je me souviens que cela était un moment léger. J'aurais certainement pu en choisir une autre, les psychologues ne doivent pas être d'accord avec cela. Je me suis dit ce proverbe quelques rares fois, dans des moments de doutes, ces moments où on est débordé par l'émotion, ou l'on ne contrôle plus grand-chose, ces moments où il faut se jeter à l'eau. Cette phrase ou une autre résonne dans notre crâne, on ferme les yeux une fraction de seconde, on prend son souffle, on ouvre les yeux et on ose. Je ne sais pas quel est le bilan de cette phrase, m'a-t-elle servi ? Il faudrait que je me souvienne de ces moments, je ne m'en

souviens pas, ces instants éprouvants, on les passe et on les oublie. Mon histoire est un gruyère, quelques fois on essaie de boucher les trous en réinventant ces moments importants, c'est peut-être pour cela qu'on écrit, pour boucher les trous. Je découvre aujourd'hui que je n'ai jamais compris le sens exact de ce proverbe, le cœur qui est utilisé dans ce proverbe, n'est pas l'organe de l'homme, mais le nom de Jacques Cœur, qui d'origine modeste était devenu grand argentier du roi, cela veut donc dire que chacun, malgré sa position sociale peut accéder aux plus hautes fonctions. Quelle bêtise. Le sens que je lui donnais était bien plus intéressant : osez, malgré tout, osez.

LS

Festina lente, je ne sais où nous avions trouvé cette phrase mes frères et moi. Nous en avions fait la devise de notre cabane. Nous devions déjà apprendre le latin. Le sens ne nous convenait pas vraiment ; à 10 -12 ans a-t-on envie de se hâter lentement ? Elle était sans doute suffisamment courte pour être peinte ou pyrogravée (on était très pyrograveur à l'époque) sur une planche de dimension moyenne. Testina lente, nous dont le jeu d'alors était de bombarder les assaillants — la cabane avait un étage auquel on accédait en se hissant sur le bras entre deux briques plates qui en faisait le plancher, jamais nous n'avons construit l'escalier projeté- de boulets de terre malaxée mouillée et juste essorée. Festina lente, cela nous semblait sage et profond, cet oxymore. Une devise pour la vie, sans doute pas, mais le goût des paradoxes et des antithèses certainement, du doute et de la critique des sources et pour longtemps.

DGL

« Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque : à te regarder, ils s'habitueront. » (René Char, *Les matinaux*, Gallimard, 1950). Il y a une quinzaine d'années (ou plus) lors d'une profonde période de doutes, cette phrase, devenue mantra, fit sauter les verrous tant physiquement que psychiquement. Affranchissement intégral reçu ainsi : choisir sa destination, se lancer sans tergiverser sur la mer des incertitudes, s'acoquiner avec les vents et courants et tenir le cap ; qu'importe si cela en étonne plus d'un. Et comme il convient d'être pragmatique j'associe cette phrase — là je triche, cela fait deux citations — « Il faut se lancer, il y a une méthode : savoir exactement ce qu'on fait et uniquement ce qu'on est en train de faire avant de le faire, sans interférence mentale, et ensuite le faire tout simplement. » (Olivier Cadiot, *Retour définitif et durable de l'être aimé*, P.O.L., 2002).

XW

Tu es venue le feu s'est alors rallumé L'ombre a cédé le froid d'en bas s'est étoilé...

J'avais quinze ans. Il m'avait prêté ce livre de Paul Éluard. Sur la couverture, le portrait du poète par Picasso. Le livre appartenait à son père et je devais le lui rendre à mon retour de vacances. J'aimais ce livre. Alors j'ai décidé de l'apprendre par cœur. J'ai divisé le nombre de pages par le nombre de jours. Et cet été-là, chaque matin, loin de lui, j'ai appris mon quota de pages. Je suis tissée de ces mots-là, liée par eux à ce premier amour.

FG

Était-ce en moi la résistance à la disparition des humanités ou plutôt un prémissé récurrent de futurs alliages de bribes de langues qui conduiraient à l'infatigable — pour moi — production hebdomadaire du blog Carambolingue, cette façon de coller en ritournelle *O Tityre, patulae tu recubans sub tegmine fagi* et en quelle saison reverrai-je le clos de ma pauvre maison qui m'est une province et bien plus davantage ?

PHS

Le temps, dans un grand coup de vent, a tout balayé de ma mémoire. Le tout était bien peu, peut-être une poésie sur l'école de Renée Guy Cadou. M'en reste un souvenir de feuilles mortes, odeur de craie et de bois des salles de classe... Ah l'école, tant d'heures à regarder par la fenêtre pour en sortir et rêver à autre chose, à l'Aventure comme le petit Pagnol qui fugua pour réaliser son rêve d'Ermite des montagnes.

Mais ces deux vers... Les ai-je appris ?

Oh rage, oh désespoir, oh vieillesse ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie !

Me sont-ils entrés dans le cœur ce jour-là ? Ils sont attachés pour toujours à la voix de mon grand-père. La voix est démesurément théâtrale, il y pointe une squelettique ironie, elle s'élève comme un chemin de crête au sommet d'une écrasante montagne. Mon grand-père ne parle jamais. Il est médecin et ne lit que des policiers.

J'ai quatorze ans peut-être. Je suis en vacances à Chamonix. Par la fenêtre, le Brévent, de sa face de pierre, ferme presque entièrement l'horizon. Je suis

jeune, perdue, rêveuse, rondouillarde, pleine de gâteaux de mes longues plages d'ennui, plutôt mauvaise à l'école, je suis comme une pièce de puzzle mise dans le mauvais jeu.

À cet instant, avec la voix de mon grand-père, la haute montagne à la fenêtre, son regard bleu et sévère et cette odeur si caractéristique de savon de Marseille avec lequel il se lavait les cheveux, les deux célèbres alexandrins m'entrent dans le sang.

De l'écrire, je réalise, l'instant est fondateur. C'est le désespoir d'un grand-père qui échoue à transmettre son goût du dépassement, c'est paradoxalement, un grand-père qui réussit magistralement ce qui lui échappe totalement, me faire entrer la poésie dans le sang, lui qui n'y croyait pas.

Tout y est ce jour-là, comme un destin, la démesure des mots, dans sa voix, dans ses yeux, dans la montagne à la fenêtre, et infime, dans l'odeur de savon de Marseille, dans l'ironie cachée des hauteurs subtiles de sa voix de basse, pointée au cœur même des mots, la menace de leur disparition.

Quand on parle de finale en parlant du vin et que ça nomme la longueur en bouche en seconde qu'on appelle dans le jargon des caudalies, et que ça dure jusqu'à vingt

secondes, moi je sais aujourd’hui que pour ce qui s’est passé ce jour-là, de ce vin-là tiré ce jour-là, dans ma bouche, encore aujourd’hui, avec lui je ferraille, sur le chemin de crête où il rageait de ne pouvoir m’amener.

Et de là-haut, dans la fatigue de mes pieds blessés, dans mon souffle coupé par l’effort, je pense à lui, je balaye du regard tous les sommets qu’il a franchis avec mon père, je pense à ces trois poèmes de mon père édités dans le minuscule recueil, et je souris de voir tout ce que mes yeux voient de ce qu’ils ne pouvaient voir d’eux-mêmes sur les hauteurs où ils voulaient m’amener.

Et je comprends que dans cette famille, non qu’on ait la poésie dans le sang mais plutôt que notre sang a tant besoin d’elle ! Pour y voir clair et que ça fasse pas mal, pour débrouiller un peu la pelote des générations, de ce fil du désir qui se tisse et s’emmêle les pinceaux à vouloir éteindre des feux avec des vents qui les propagent, dans le rythme, dans les images, dans les timbres, dans les odeurs, dans les goûts infinis, dans ma bouche encore aujourd’hui comme une berceuse à l’enfant chagrin.

A ce grand-père enfermé dans les policiers, je dédie cette citation de Frédéric Dard, l’inventeur du célèbre commissaire San-Antonio :

« Après du Mozart le silence qui succède est encore du Mozart ! »

CaB

A, b, c, d, e, f, g, h, i, j k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w,
x,
y, z.

Pendant longs temps, je n'ai pu savoir qui était après quoi. Je ne pouvais que « réciter » cet alphabet en une seule respiration.

Encore « aujourd'hui », j'hésite, je le récite pour tenter de.

Mignonne, allons voir si la rose..., Ronsard, *Odes*, 1545.
Alors que ce n'est pas celui-là que j'ai appris, c'est l'autre.
Quand vous serez bien vieille..., Ronsard, poèmes pour (H). Comment ma mémoire a-t-elle fait pour retenir l'un par l'autre « aujourd'hui » ? C'est toute la question.
Et pour (H)...

Rien d'autre ?

Je fouille, je fouille...

Je viens de passer une bonne demi-heure à tenter de retrouver une phrase de John Stuart Mill qui s'entendait pour la politique et la poésie.

Amphibologie. Je l'ai forcément su par cœur car je l'ai mise dans un devoir sur table. Mais non. Je ne l'ai pas. Tout ce que j'ai c'est *And he may not have thought only about poetry while writing...* Et cette écriture pendant

l'épreuve. J'apprendrais plus tard que nous écrivons avec l'écriture anglaise héritée du XIX^e siècle. Mais quand même. Les mouvements envolés, les lettres dessinées. Découpées, découpantes, lisibles ! une petite heure éperdue, ailleurs. D'un jet, pas de brouillon, surtout pas de brouillon, jamais de brouillon, juste un *plan*. Et je n'ai pas de copie de la copie. Dommage. J'espère qu'on écrira toujours manuscritement pour ce genre de rituels. Ou d'autres.

Allez, un effort.

Nécessaire : ce qui ne peut ni ne pas être ni être autrement, cours de philosophie de terminale de Mr Aubertin, année scolaire 1995/1996. Cette phrase-là ne m'a jamais quittée. C'est mon « remède ».

Je ne me souviens pas des phrases en fait. Plus d'une structure qui fait que. Le rouge et le noir, de Stendhal : rahhhh, mais c'est pas possible d'être aussi...Lanzarote de Houellebecq : rahhhhhh, mais c'est pas possible d'être aussi... *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* de Stig Dagerman : rahhhhhh, mais c'est pas possible d'être aussi...Justine ou les malheurs de la vertu, Marquis de Sade : m'est tombé des mains tellement j'avais l'impression de lire une liste de courses.

D'ailleurs, ne pas oublier d'aller chercher du boudin noir pour ce soir.

Éloge de l'ombre, Tanizaki : là, ça gratte moins, beaucoup moins.

Dubliners de James Joyce : vâlâàààààà...putain, ça fait du bien. Ça repose. *A voice through a cloud*, Denton Welch : ah...

Devrais-je en avoir honte ? Longs temps, j'en ai eu plusieurs qui avaient la même racine en fait. C'est pas que je puisse enfin la nommer, la racine. Les trois lettres. À moins que...(H). Mais ce serait au minimum un renversement. Il n'y aurait plus de honte, aucune. J'fais c'que j'peux, chambre à air, eau, ou gaz, je laisse choisir.

A(H)M

celle qui me vient c'est valmy, je l'ai tant lue lors de diners de pessah quand on parlait de liberté de libération mais c'est loin valmy alors il y a la même chose en plus court et mémorisable dite par rené char et ma préférée de loin celle où je me prends pour titus aimé de bérénice et celle de baldwyn effaré du racisme du monde je les garde | Valmy fut moins une bataille qu'une simple canonnade. Mais ses conséquences furent immenses. Brunswick pensait envelopper les Français par une savante manœuvre ; le roi de Prusse impatient lui donna l'ordre d'attaquer immédiatement. Le 20 septembre 1792, après une violente canonnade, l'armée prussienne se déploya vers midi, comme à la manœuvre, devant les hauteurs de Valmy occupées par Kellermann. Le roi de Prusse s'attendait à une fuite éperdue ; les sans-culottes tinrent bon et redoublèrent leur feu. Kellermann, brandissant son chapeau au bout de son épée, crie Vive la nation ! Les troupes, de bataillon en bataillon, reprit son mot d'ordre révolutionnaire ; sous le feu des troupes réglées les plus réputées d'Europe, pas un homme ne broncha. L'infanterie prussienne s'arrêta, Brunswick n'osa pas ordonner l'assaut. La canonnade continua quelque temps. Vers six heures du soir, une pluie diluvienne se mit à tomber. Les armées couchèrent

sur leurs positions. L'armée prussienne demeurait intacte. Valmy ne constitue pas une victoire stratégique, mais une victoire morale. L'armée des sans-culottes a tenu devant la première armée d'Europe. La Révolution révélait sa force. A l'armée de métier dressée à la discipline passive, s'opposait victorieusement l'armée nouvelle, nationale et populaire. Il apparut aux coalisés que la France révolutionnaire ne serait pas aisément vaincue. Goethe était présent ; on a gravé sur le monument de Valmy sa phrase rapportée par Eckermann : « D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde.» | Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront. | de tout cela je ne sais rien par cœur.

BD

Certains se sont longtemps couchés de bonne heure. Moi, j'ai longtemps appris de nombreux textes et poèmes par cœur. Il en reste de traces. « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends ». Comme beaucoup de collégiens et de lycéens de l'époque, Victor Hugo, Ronsard, Verlaine, Apollinaire se sont invités dans les replis de mon cerveau. J'ai eu ma période Montaigne, ma période Flaubert et quelques autres à suivre, Erri De Luca, Olivier Rolin... La plus marquante, les quelques années pendant lesquelles j'étais en mesure de réciter et chanter tout Brassens. Peu à peu, je me suis désaccoutumé de l'habitude de souligner, noter et apprendre par cœur. Aujourd'hui, Il me semble ne rester que de maigres traces de ce qui avait été accumulé naguère. Quand je suis optimiste, ce qui est assez rare, j'utilise la métaphore du compost. Bien avant d'obtenir une terre sombre et fertile, il est possible d'identifier dans le tas, au fond du jardin, des restes de carottes, du marc de café, des pages de journaux et de tout ce qu'on y jette au jour le jour. Puis, arrive le stade où plus rien n'est identifiable. Donc, compost ou rien. Et si ce n'était rien ? Flottent néanmoins quelques jolis morceaux comme celui-ci « Une vie d'homme dure autant que

celle de trois chevaux, et tu as déjà enterré le premier ». J'en suis à deux, presque trois. Et puis cette dernière pour la route « Si moi aussi, je suis un autre, c'est parce que les livres, plus que les années et les voyages, changent les hommes. »

AB

Pisser au soleil et péter dans le vent sont de liberté et d'anarchie les vérités premières. Tagué sur le mur du lycée devant lequel je passais tous les jours quand j'étais encore au collège. Une maxime qui a valeur de sentence dans la construction adolescente du soi. La lecture quotidienne et répétée de ce poncif libertaire a lustré mon esprit de révolte à la faveur de l'émulation hormonale de mon adolescence. Je rentrais chez moi gonflé de ce vent de liberté, prêt à affronter les flics que mai 68 avait laissé sur le bord de la route une dizaine d'années plus tôt, prêt à me battre avec la terre entière pour que mon échauffement d'adolescent devienne le cri de révolte du monde, prêt à en découdre avec ma mère quand elle me demandait si je voulais bien ranger ma chambre. Et puis un jour, un coup de peinture a tout effacé, mes hormones se sont mises en rang et, comme tout le monde, j'ai commencé à vieillir.

JLC

Expérez, n’interprétez jamais. Slogan. Pop philosophie. Longue fréquentation. Période Deleuze et Guattari. Découverte exhaustive de l’œuvre. Livre après livre. Patience. Joie. Pratique intensive de l’improvisation libre en musique. En parallèle. Intensités. Années d’expérimentation permanente. Pas la moindre interprétation. Des rencontres. Fuite créative. Construction d’agencements en variation continue. Joie. Vitesses et lenteurs. Densités. Puissances. Gratitude.

PhB

Tout ça pour ça, c’est ma pensée à la mort de ma mère, cette femme neurasthénique et tyrannique. J’avais subi ses punitions, la violence de ses coups, le joug de ses menaces, obéi à ses injonctions — essuyé mes pieds, pris les patins pour traverser la maison, discipliné mon corps pour devenir sage comme une image, mangé avec précaution pour ne pas me salir, rangé mes larmes et mes cris pour rester digne, être polie, respectueuse — et à l’instant de sa disparition me voilà submergée par l’absurdité de cette servilité qui me tient lieu de savoir-être. Le temps était venu de m’étriller à rebrousse-poil.

MM

Mon île au loin ma Désirade

Ma rose mon giroflier

Apollinaire, posé entre Sensation et moi. Sur une page arrachée à un carnet, dans un restaurant avec des amis perdus, juste avant d'aller me marier. Le papier-discours dans la poche avant de mon veston, j'ai signé, embrassé mon épouse. Le papier-discours en main, devant Elle, les convives, les jambes ont lâchées. Je t'aime, j'ai dit, le poème rafistolé, je lui ai glissé entre les seins, sans un mot. Après il a plu. Je crois qu'elle a dansé.

SL

« Tel était le pape que les fous venaient de se donner », Quasimodo, tu as donné ton nom à une revue perdue de vue, l'auto éditée Quasimodo, toi le laid, le borgne, le bossu, le boiteux, marqué au B., l'humain moqué qui m'a offert la rencontre avec la création, avec les revues, avec le do-it-yourself, Quasimodo mon amour, tu me manques, maintenant que, enfin, je suis devenu fou moi aussi, je te veux pour pape, viens sonner les cloches, viens dans ma mêlée, viens qu'on regarde Paris depuis les tours et qu'on s'y jette à notre tour, ne respectons plus les consignes, rions de ton rire hideux, saluons les corbeaux et « ceci tuera cela ».

PhL

Swann « dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai vécu mon plus grand amour avec une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ». Conclusion époustouflante pour un martyr amoureux bu jusqu'à la lie, traîné dans toutes les rues de Paris. Conclusion désabusée mais éclatante : être épris sans pourtant aimer. Conclusion qui m'empêche de relire *Un Amour de Swann* (sauf peut-être l'épisode de la lettre anonyme).

HB

Je ne connais rien par cœur à part ce bouquet de houx vert et de bruyère en fleurs. Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends. Souvenir de mon année de seconde, les deux seuls vers que je peux encore citer. J'avais donc quinze ans dans la lecture des *Contemplations* de Victor Hugo. J'étais déjà certainement sensible à l'épreuve du deuil en me tenant à l'espoir de sentir le défunt vibrer encore dans celui qui le regrette. Se sentir accompagné par le mort ou la morte, ce qui me poursuit en ce moment.

EV

« T'as jamais remarqué comment un type, peu importe depuis combien de temps il fait ce qu'il a à faire, qu'il soit en train de pisser ou d'élinguer, il manque jamais de s'arrêter pour se retourner et regarder un arbre tomber à terre ? » Ken Kesey — *Et quelquefois j'ai comme une grande idée*. Confinement. Première fois de ma vie que je lis un roman deux fois de suite, coup sur coup. J'essaye de comprendre à la seconde lecture comment on peut écrire un bouquin comme ça. Je n'ai jamais été bûcheron dans l'Oregon mais cette phrase décrit la vérité, j'en suis persuadé. J'entends parler Joe Ben Stamper, le cousin de Hank, ce n'est pas un personnage, il joue trop bien pour ça. Trouver des petits morceaux de vérité, les faire dire par de vraies personnes. Grande leçon.

FT

*Les sanglots longs/ Des violons / De l'automne /
Blessent mon cœur/ D'une langueur
Monotone.*

*Tout suffocant/ Et blême, quand /Sonne l'heure, /Je me
souviens /Des jours anciens / Et je pleure
Et je m'en vais/ Au vent mauvais/ Qui m'emporte
/Deçà, delà, /Pareil à la
Feuille morte.*

Paul Verlaine, « Chanson d'automne », *Poèmes saturniens*.

Dix ou douze ans, j'ignore qui est Verlaine. Je dois apprendre par cœur un poème pour l'école. Des lettres à l'encre bleue sur les rayures Seyes. Peur de me tromper, peur du ridicule, peur d'exister au milieu des autres qui m'impressionnent. Et cette chanson qui résonne dans ma tête, ces *sanglots longs* qui parlent d'une autre vie. J'entrevois qu'un autre monde existe, celui des mots et des émotions. Les mots me parviennent, ils me parlent *d'une langueur monotone*, ils me parlent du *vent mauvais* qui déjà, me ballotte. Je sais que c'est là où j'habite depuis toujours.

IG

Aujourd’hui maman est morte. (Ou peut-être hier je ne sais pas...) En seconde ou première peut-être, ces années où Camus était au programme du bac littéraire (et maintenant, ne plus trop savoir grand-chose de ce qui s’enseigne aujourd’hui ?) Ça n’est pas une phrase qui oriente ma vie — ni lui apporte un éclairage soudain — une nouvelle lecture du monde — c’est ma phrase de connivence à quinze ou seize ans. Je n’y pense pas souvent. Plutôt par périodes. Elle s’est avancée d’un coup ce matin — revenue de très longue absence, à bout et au bout de l’agacement, j’allais écrire désespoir — mais c’est très excessif, de ne pas trouver de ces formules déchirantes d’être significatives, même si j’ai le vague souvenir d’avoir tenu et vite abandonné un ou plusieurs carnets traversés de citations... Après — comme au bahut donc : expliquez le comment, dépliez les pourquoi ? Forcément après coup l’affaire m’est joliment truquée de connaître la suite de l’histoire, la fournaise des couteaux tirés sur la plage du soleil, tout le chahut silencieux de l’exécution. (De mémoire ça finit avec Meursault assis dans la cellule à imaginer et attendre, peut-être appeler, je vais relire, la haine et ses cris.) C’est

comme figée au seuil de la porte, quand c’est impossible d’entrer, sans trop comprendre pourquoi, cette phrase. Au fond de la pièce une voix dit : elle rentre pas la petite elle reste où elle est. (Cette autre histoire m’a été racontée bien plus tard : une petite fille devenue femme se ravivait toutes trois (la petite — elle — sa mère) dans le souvenir de la main de celle qui venait de mourir. Cette main la serrait fort à nouveau et la rassemblait, comme quand l’autre voix assise dans le noir disait depuis toujours : « elle rentre pas ta fille c’est ta honte », et elle bien sûr, elle ne comprenait rien à l’époque des mondes bien séparés ni des idées de ce qui fait honte et condamne. Elle avait appris depuis. Mais c’est bien de l’égarement pour tourner autour des mots de l’annonce, qui font leur chemin quand même, de plonger tout de suite Meursault dans l’à-côté du monde, fracturé d’aujourd’hui ou d’hier ? — à ne pas savoir si toujours il a été comme ça de regarder tout comme on se tiendrait solitaire égaré derrière une vitre trouble, que parfois des voix des gens des paysages frôleraient, il se poserait pas la question du pourquoi mais ça resterait tout le temps comme de chercher le mode d’emploi, comment faire avec le total des us et coutumes des uns et des autres, à repérer le mieux possible pour s’en sortir comme se peut

et se doit... Il a toujours été comme ça, Meursault, ou bien c'est l'effet de l'annonce, lettre ou télégramme, la déflagration, une sorte de grand trou interne, une implosion peut-être très ancienne mais qui faisait qu'attendre ? — alors voilà Meursault, si j'écrivais la copie aujourd'hui je dirais il est fermé derrière la paroi de verre et quand il parle il marche il travaille il se voit et s'entend dans son parler son marcher son travailler — il cherche un peu la coïncidence avec tous les autres dans leur marcher leur parler leur travailler, il se demande si c'est les manières d'à côté qui s'appellent vivre ou peut-être même pas, c'est juste un froissement différent un frémissement étrange et peut-être inquiétant. En tout cas sans s'expliquer ça m'a fait accointance dans mes quinze ou seize ans.

JdeT

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire :
Apollinaire | sensible aux consonnes avant le comme et aux quelques voyelles ouvertes après | j'adore quand rire rejoint les sons du 1er hémistiche | étonnée, émerveillée je jouis de cette sensation auditive | Et le sens ? grand écart | Les antipodes se rejoignent, se mélangeant | ouverture que cela propose : possibilité, confiance, espoir | Oui, araser les valeurs, sortir du positif et du négatif | trouble émotion | Véritable moment de vie ! Merci Apo.

CB

Rondel. *Puis ca puis la / et sus et jus / de plus en plus / tout vient et va / tous on verra / grans et menus / puis ca puis la / et sus et jus / vieux temps desja / s'en sont courus / et neufs venus / que dea, que dea / puis ca puis la.* Charles d'Orléans. *Berceuse vaillante de la merencolie.* Dans ce beau volume de 1926, dont j'avais dû couper les pages pour avoir accès au trésor. J'ai dû écarter Xanadu, la licorne de Rilke, Gastibella, Blake, Supervielle, etc. Chacun son moment, chacun son délice gourmand. Mais en sus le plaisir du vieux français, décalé, de même Villon. Et Shelley, et Keats et Yeats, et Bonnefoy et Dickinson, et lui et elle, et Wilde aussi et j'en oublie.

LL

Étonnant ce qui remonte, je me souviens par cœur du début — *Le vase où meurt cette verveine d'un coup d'éventail fut fêlé* — et de la fin — *Il est brisé, n'y touchez pas* — qu'il fallait réciter en baissant la voix, peut-être en classe de CM2. Le souvenir du dessin d'un vase traversé d'une zébrure sur la page de gauche de mon cahier de récitations restitue ma compréhension si littérale, le sens m'avait-il complètement échappé ? Une verveine citron m'accompagne dans son pot depuis des années, chaque hiver mise à l'abri, elle perd toutes ses feuilles, ne restent plus que quelques branches qui semblent mortes et chaque printemps, l'inquiétude jusqu'à l'arrivée des nouvelles feuilles, le pot va bien mais je m'égare. *Le vase brisé* de René-François Sully Prudhomme, je n'aurais pas misé sur lui.

IsC

La poésie comme arme, compagnon de route, ligne de conduite, ouverture au monde ...

Lire et relire *Chardon argenté* pour tenir sa route , au cas où des tentatives d'égarements se présenteraient, texte toujours présent dans mes cahiers, dans mon ordi, dans la case « ne pas oublier » de mon neurone spécial Poésie.

Emmanuel Terray , qui a écrit la préface, a été un de mes profs inoubliables (mais c'est hors sujet)

S'en tenir

à la terre

Ne pas jeter d'ombre

sur d'autres

Être

dans l'ombre des autres

une clarté

Un jour sur cette terre, Reiner Kunze, traduction Mireille Gansel, avec une préface d'Emmanuel Terray, Cheyne, 2001.

AN

« Et d'être enfermé à la longue, ça rend méchant », *Les petits chevaux de Tarquinia*, Marguerite Duras, 1953. Méchante, Ludi l'a dit à Sara, elle est méchante. En 1980, dans l'hiver gallois je lis /Les petits Chevaux de Tarquinia/, je bascule dans le récit où amour et méchanceté sont liés. Ce trait de caractère — être ou ne pas être méchante — me hante, je suis souvent celle-là, on me le dit, je n'y comprends rien, et Marguerite Duras en fait un cœur palpitant de la vie, alors qu'un enfant silencieux pourrait être le sujet d'un livre — un garçon — comme elle le dit au début du texte, au premier lever de l'enfant. Je lis le livre plusieurs fois d'affilée, j'annote les pages et prends des notes sur une feuille qui est toujours dans le livre aujourd'hui, je me perds dans le texte et me retrouve dans les questions, la mort et l'amour se côtoient dans une danse macabre. Je ne sais rien de Marguerite Duras à ce moment-là, de sa biographie, j'ai lu — grâce à l'amoureux de l'été, *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Mais ce serait une autre histoire, de route, de voyage et de chemin à pied, de nuits dans les Alpilles et d'abricots glanés, et enfin de soleil au matin du Ventoux. Rien de méchant ni de fou, une histoire simple et naturelle. Je ai emmené l'histoire avec moi dans les froidures atlantiques, et j'ai relu le livre

plusieurs fois, puis il y a eu le *Marin de Gibraltar* juste après ou juste avant *Les Petits Chevaux*, mais il m'a moins accroché, trop mature sans doute. *Les Petits Chevaux* me hantent, j'en rêve, le mot me dévaste, comme il dévaste Sara. À Swansea, il fait sombre et froid, j'écoute en boucle Gato Barbieri sur un mauvais électrophone prêté par Mrs Davies, son saxophone pleure et convoque le soleil tout à la fois, il fait nuit à quinze heures trente, je ne comprends plus rien au langage, c'est à dire plus rien à rien, la langue étrangère m'offre un terrain de jeu flou, j'y divague, la musique et le livre me ligotent dans l'illusion, je me demande quel goût a le Campari, et si Tarquinia pourrait être une destination. L'histoire entre Sara et Ludi qui l'a nommée méchante est sans guérison. Le livre reste longtemps le seul.

CS

/la table est ronde/ et ma mémoire aussi/ je me souviens de tout le monde/ même de ceux qui sont partis/ ces quatre vers d'une belle écriture penchée — apposés sur une planche en bois — accrochée sur un mur de la maison de campagne — ces vers lus et relus — lorsque assis autour de la table familiale — les yeux finissaient toujours par se poser dessus — avec le père à toujours évoquer le passé — puis un jour s'immerger dans Pierre Reverdy — et lire Tard dans la nuit — et retrouver ses mots à la toute fin du poème — une part de soi écartelée là dans un livre — porte ouverte de la parole —

SV

Lue, soulignée, page cornée puis, à la fin de la lecture, recopiée dans un de ces petits carnets à spirale qu'on tient dans l'esprit du Verbier de Michel Volkovitch. Facile à retenir cette phrase que tu découvres, la trentaine passée. Elle claque comme un oriflamme. Depuis les *Vies minuscules*, depuis Joseph Roulin, ce sentiment que c'est des tiens que Michon te parle. Première fois que tu as vécu ça en littérature. Il t'a envoyé aussi lire du côté de Yoknapatawpha. Alors, dévot, tu suis ses publications. Aussi à cette époque, la mort pèse proche et lourde sur toi, jeune père dépassé. Cette phrase lapidaire, définitive, cinglante, bon résumé de toi, tu la prends et depuis elle t'accompagne. Tu trouvais même qu'elle aurait pu faire une belle épitaphe. Michon l'écrit dans *Trois auteurs* pour évoquer Sylvain Pitt, un poète oublié proche de Cingria et qui écrivit plus de huit cents cahiers mais dont très peu furent publiés. Toi aujourd'hui, même si tu as multiplié les bouts de textes sans autre projet qu'écrire, tu te reconnais toujours, non pas tant dans Sylvain Pitt que dans cette phrase de Michon : « Il avait rêvé haut et peu réalisé ». Cette petite phrase où les « é » aident à

mémoriser, elle monte avec son plus que parfait avant, brutale, de retomber. Cette petite phrase, elle dit et vaut pour combien de nous ?

JC

Le lire chez Piero, coïncidence magique, parce que c'est à ce poème-là que tu avais pensé, à elle te le récitant, l'ouverture que ça faisait dans la tête, mais tout ce que tu aurais pu en ramener sans la lecture de Piero c'était « Donne-lui quand même à boire, lui dit mon père », la perte irrémédiable, tout ce qu'elle avait tenu sous clé et définitivement emmené, quelques alexandrins à la suite, et un monde se dessinait, inconnu, vaste et puissant, de sa voix récitant par-delà ses années « d'humanités », c'est le nom qu'on donnait à ces études qui pour vous sont devenues secondaires, « poésie » le nom de l'avant-dernière année et « rhétorique » la dernière, ce par cœur que le corps enseignant d'avant-garde avait décidé de combattre, et rien à apprendre par cœur n'était demandé aux élèves, enseigner autrement, merci Piero encore pour t'avoir soufflé que tout autant que les poèmes, les paroles de chansons aussi peuvent rythmer une vie, et oui, il y avait eu les paroles de Joan Baez, *Diamonds and rust*, à cause de Cécile Wajsbrot, les chercher, les écouter, les traduire et les apprendre en anglais, le temps que tu y avais passé, la douleur qu'elles portaient si universelle, le visage de la chanteuse de folk, ses longs

cheveux raides de part et d'autre de son visage sage, ce que dans ses yeux noirs on voit flamber sur les photos d'époque, le mépris et l'indifférence de lui qui ne fera que passer, la banalité triste des histoires d'amour, tu aurais voulu pouvoir la jouer au piano et la chanter aussi depuis ta voix qui ne chante pas, depuis tes doigts toujours trop lents, depuis ta mémoire trouée.

AD

Ces mots se sont fixés pour toujours comme des tatouages visuels et sonores

Te souvient-il dans la Montagne Noire, il y a longtemps tu écoutais ces mots — *Nous avons encore perdu ce crépuscule. Et nul ne nous a vus ce soir les mains unies pendant que la nuit bleue descendait sur le monde.* Et encore — *Le jour au fond du jour sauvera-t-il le peu de mots que nous fûmes ensemble ? Pour moi, j'ai tant aimé ces jours confiants, je veille sur quelques mots éteints dans l'âtre de nos cœurs.* Plus tard — *Le ciel n'est plus aussi jaune, le soleil aussi bleu. L'étoile furtive de la pluie s'annonce. Frère, silex fidèle, ton joug s'est fendu. L'entente a jailli de tes épaules.* Se réconforter dans les pérégrinations multiples et se dire qu'*au plus fort de l'orage, il y a toujours un oiseau pour nous rassurer. C'est l'oiseau inconnu. Il chante avant de s'envoler.* Les années passent — *Tant d'années, et vraiment si maigre savoir, cœur si défaillant ? Par la plus frustre obole dont payer le passeur, s'il approche ? J'ai fait provision d'herbe et d'eau rapide, je me suis gardé léger pour que la barque enfonce moins.*} Répondre au reproche — *Qu'importe ce que*

peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ? Choisir — N'étais-je pas le rêve aux prunelles absentes qui prend et ne prend pas, et ne veut retenir de ta couleur d'été qu'un bleu d'une autre pierre pour un été plus grand, où rien ne peut finir ?} Et même si trop souvent — une heure est une Mer entre certains et moi, être avec eux serait Havre} car — il fait beau, la maison a duré comme l'étoile continue à monter dans le ciel clair. Compagnons de toujours : Neruda, Baudelaire, Jaccotet, Bonnefoy, Dickinson et bien d'autres dans mes multiples pérégrinations.

HA

Complainte de Vincent, Jacques Prévert : *À Arles où roule le Rhône / Dans l'atroce lumière du midi / Un homme de phosphore et de sang / pousse une obsédante plainte / Comme une femme qui fait son enfant / (...)*

J'ai onze ans, pour la première fois, je prends conscience du rythme d'un texte, je lis à voix haute, le poème prend corps en moi, vibrations, chaque syllabe est une vibration, les syllabes s'assemblent, les mots, je peux les lancer, les retenir au fond de la gorge, moduler, nasiller du haut des narines, c'est un jeu, « l'obsédante plainte » m'arrache le cœur, « et le soleil devient rouge » alors je pousse le rythme, j'habite les sons, intensité, vitesse, hauteur, urgence, explosion en « jaune strident ». Le rouge n'a jamais été aussi rouge, le jaune aussi jaune. Je connais le Rhône pour le traverser souvent le dimanche après-midi quand on va se promener en ville, il est parfois gris et tourmenté, je ne sais rien de la chaleur vive du sud, je ne connais de Vincent Van Gogh qu'un timbre trouvé dans une pochette achetée avec mon père aux marchés aux Puces du Tonkin, classé dans la catégorie tableau de ma collection, une fille aux cheveux jaunes dans un jardin, je ne sais rien du bordel,

de l'oreille coupée, mais j'entends les couleurs, j'entends vibrer les couleurs, elles tournent, brûlent, affolent. J'entends la folie.

AC

À la lisière de la forêt, la fille à lèvre d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, c'est la phrase retenue par cœur. Ce qu'elle évoquait pour moi du plein air m'était, quand mon métier était de préparer des étudiants au concours des ENS, un antidote à un trop de littérature — tous textes admirables et admirés, mais à parcourir au pas de course, dans la folie des programmes — J'en aime le rythme, celui d'une apparition.

AMr

Celle qui revient, du désespoir plein la bouche : « Apprendre, je ne le pourrai plus », avec cet étrange fin dans un futur déjà-là, la négation qui se fait éternelle — et qui était devenue une blague, de fin de repas souvent (« Manger, je ne le pourrai plus »), et qui a renouvelé aussi une tristesse ancienne, profonde comme certaines libérations — « Aimer, je ne le pourrai plus », sans savoir si c'était de lui ou de tous, ou même de moi, juste que tout passe sauf elle — cette phrase.

AF

Il pleut. La phrase ne prétend pas, elle n'édicte pas. Elle n'offre pas d'illusion, ne propose pas d'espérance, ne se pare d'aucun artifice. Elle est nue comme la nuit qu'il nous a donnée. Elle est trop simple pour l'échange quotidien. On dirait : tiens il pleut point ; tu as vu, il pleut ; Je dois prendre mon parapluie, il pleut. Imaginez ceci : une voix qui dit : il pleut, sans rien ajouter, sans adresse, sans savoir si un autre existe.

TM

elles accouchent à cheval sur une tombe le jour brille un instant puis c'est la nuit
(sous la grande scène où l'herbe a jauni, le sous-sol de Samuel)

NH

*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai.*

Enfance. Récitation. Oser partir. Toute la force du rejet à la ligne de « Je partirai ». Plus tard, dans le déroulé du poème comprendre l'aimantation du « je » enfermé dans sa solitude, juste tendu vers l'être aimé. Avais-je compris ? La maîtresse a dû expliquer : tristesse après la mort de sa fille. Cahier à lignes bleues. Page blanche en face. Crayons de couleurs, dessiner, un homme chapeau noir, arbres, un peu de bleu pour la mer, un bateau ; grise la tombe avec une croix dessus.

Adolescence. Rimbaud, Le dormeur du val. Appris pour « C'est un trou de verdure où chante une rivière ... Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit. » Trajectoire vers la tragédie. Les deux poèmes liés.

Âge adulte. Accompagnée par ces deux poèmes. Je les fais découvrir à mes élèves. Percutée par la mort de ma fille de vingt-trois ans. Inconnu béant. Prescience ? Prémonition ? Aujourd'hui :

« Le bonheur est dans le pré.
Cours-y-vite, cours-y vite. »
Toujours sur la route, j'avance.

C'est un roc ! ... c'est un pic ! ... c'est un cap ! Que dis-je, c'est un cap ? ... C'est une péninsule ! C'est cette envolée qui me vient, dans un grand souffle d'air, de liberté. C'est mon adolescence et la chance d'avoir eu une prof passionnée de littérature qui nous faisait déclamer la tirade du nez, exigeant toujours plus d'intensité. C'est mon amie Claire qui reste pour moi le Cyrano idéal, elle qui au pensionnat était pourfendue des bonnes sœurs et assoiffée de vivre. Cette tirade, je peux vous la crier aujourd'hui encore sans me tromper. Je viens de le tenter, dans la joie de retrouver ce texte et de m'identifier à ce héros. C'est tout au cours de ma vie le plaisir de reconnaître en Cyrano tous les possibles de l'art dramatique : le comique, le lyrique, l'émotion. Et au cinéma, sur scène, le retrouver incarné par Sorano, Belmondo, Depardieu, Weber et les autres. Le plus sublime en roi des fous, Philippe Torreton, quel panache !

ChD

CG

Transhumance dans quatre jours. Plus rien sous la main, livres et carnets disparus dans les caisses. Je n'ai plus que ma mémoire et le par cœur, ce n'est pas trop mon truc. Jamais été douée pour retenir les écrits sinon des bribes de poèmes ou de chansons. Ou alors c'est que je n'ai jamais voulu. J'aime le renouvellement en opposition au ressassement, raison pour jeter mes vieux manuscrits et bien des textes qui ont fait leur temps. Inutile de les reprendre. Toujours aller de l'avant. Écrire neuf. Il me revient cependant des petites choses qui ont compté autant dans l'énoncé que dans le contenu.

En voici une : *Ils quittent un à un le pays pour s'en aller gagner leur vie loin de la terre où ils sont nés / depuis longtemps ils en rêvaient de la ville et de ses secrets, du formica et du ciné.* Il y a ce choix de mots : pays, terre, naissance. Cette juxtaposition des noms communs reliés par deux et une virgule entre les groupes. Je perçois encore une forte résonance avec cette époque où je partais en car depuis mon bourg de campagne pour rejoindre l'internat dans la ville. Devant moi, les vagues contours d'une vie possible.

Juste une autre : *Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal / fatigués de porter leur misère hautaine / de Palos de Moguer, routiers et capitaines / partaient,*

ivres d'un rêve héroïque et brutal Quelques vers appris dans l'enfance que j'ai toujours adorés. Évidemment la forme comparative qui vient sublimer les images, le nom du port d'embarquement placé avant le verbe. Contenus à l'intérieur tout un besoin de partir, une soif de grand voyage, l'ivresse, le rêve insensé, la découverte de nouvelles terres, l'océan vaste, la prise de risque, des ciels à couper le souffle, l'aventure, la défoncée et la mort. La poésie balance les sons et quand on la dit on voit les images.

Il est bien question de départ, de pages tournées, de progression inéluctable. Il est question aussi de grands espaces hantés de calmes blancs et de tempêtes.

FR

Je ne suis pas de la génération du *par cœur*. Je me rappelle tout juste de la trouille, pas du texte. Plus tard, le seul morceau de phrase qui est restée dans ma tête est celle de René Char ...*serre ton bonheur, prends ton risque. À te regarder, ils s'habitueront*. Elle pourrait être une sorte de devise personnelle, un rappel. Cette phrase ne m'accompagne pas. Elle n'est tout simplement pas parti de ma tête. Elle n'est pas non plus ma préférée esthétiquement. Cela doit être celle-ci qui du mental est descendue au cœur. Les autres sont peut-être allées droit au cœur avant de remonter vers le mental. Effervescentes.

RBV

Par cœur dit-il, par cœur et par voix, incapable de remémorer les par cœur de l'école, ni les par cœur d'après, pourtant théâtre au lycée, pourtant jeux de rôles et autres préparations de concours, de cours, d'apprentissages, mais par cœur ou en tout cas mémoire de répliques de cinéma — Cabaret : divine decadence ! , Blazing saddles : Are we awake ? Are we black ?, je m'arrête là — bribes de chansons — Foule sentimentale, Dis, quand reviendras-tu ? Ne me quitte pas, Quatre-vingt quinze fois sur cent... Par cœur, non, pas de par cœur, plus de par cœur, et pourtant capable de retrouver la page qui, la page que, la page où.

BF

Ich bin ein Kind der Stadt / die Leute meinen / und spotten leichthin über unsereinen / dass solch ein Stadtkind keine Heimat hat... Anton Wildgans Wien 1911. Onze ans, douze peut-être, je ne me souviens plus. Mais ce poème est resté ancré pendant toutes ces années, et si je ne connais plus que la première strophe par cœur, elle évoque avec les cinq autres mes sentiments de toujours. Je suis un enfant de la ville, j'ai grandi dans ma ville, j'ai aimé ma ville et je l'ai quittée pour aimer ailleurs. Aujourd'hui, je vis dans les montagnes cévenoles, où j'ai trouvé un autre sens et des amitiés, mais ma ville, je ne l'ai pas oubliée, comme le poème qui émerge sans que je m'y attende. Ce poème qui défend la ville comme attache, comme racines, avec autant de force que celles d'un village. Elle me manque, ma ville, ses parcs, ses avenues bordées de marronniers, églises, palais, foule sur des places spacieuses, solitude dans les ruelles, musées de toutes les découvertes, librairies à volonté, et quand je reviendrai, ses lumières m'accueilleront, les cloches des églises sonneront, les parcs se pareront des plus jolies fleurs et l'odeur de poussière après l'orage me ramènera à l'enfance...

MEs

Sois sage Ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille.

Dans le chantier en cours, le personnage de Blaise, manchot, et ses douleurs fantômes dans la main qu'il n'a plus, la difficulté de devoir reconstruire sa vie autrement après l'accident, tout tourne autour de cette phrase, remontée à la surface des « par cœur d'école » par la première personne à qui j'ai parlé de ce projet, ma voisine. Blaise était déjà dans ma caisse de personnages potentiels depuis un moment, encore là dans l'atelier « écrire la ville », et toujours là dans le carnet. Pas sûre que la phrase fasse encore surface dans le projet final (le ô un peu grandiloquent, la renommée de ce vers qu'on retrouve partout et à toutes les sauces, ...), mais elle fera partie du socle, des fondations du texte. Autant par son sens que par l'adresse à la douleur, réflexion sur narrateur, prénom et tout et tout ce qu'elle a amené comme questions

JD

« Le silence n'est jamais un désert ». 1995. | La chambre, la petite chambre cocon, celle que l'on nettoie, bichonne décore. L'amant. | On tire les plus jolis draps. | Les corps. La peau... surtout la peau. | Les morsures. La pénétration. | On ne dit rien on souffle on ahane ça ne fait pas mal. | Puis ça fait mal. | Le cadeau, la montre. | Et la grande dépossession. Étang | Étale. Silencieux. | Rien ne se dit. | On fait sentir on se tait on trahit on séduit ça ne marche pas. | La rupture tarde. | Le temps est dans les clapotis, les remuevements sous-aquatiques, l'ombre portée des roseaux. |

MACM

Tout ce qui vit est inachevé. J'avais 16 ans, j'étais à l'école secondaire lorsque cette simple phrase de Wolinski m'a cueillie au seuil de mon avenir. Je l'ai développé lors d'un concours d'éloquence tant elle m'avait percutée. Je me sentais vivante, tout était à construire, rien n'était fini. Ça ne s'est jamais arrêté. Aujourd'hui, tant que l'in-fini est présent, je suis vivante. Et cela rend réels tous les possibles imaginables.

SL

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,/ Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :/ Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,/ Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Sans doute est-ce parce qu'apprendre *par cœur* n'est pour moi jamais allé de soi — mais quand, à dix-neuf ans, les soirs d'hypokhâgne sont entièrement livrés à lire et qu'il faut apprendre pour la composition du samedi des centaines de vers qui se fixent pour mieux se perdre, s'attacher à certains poèmes non pour les vers, mais en raison de la leçon qu'on lit en eux (leçon n'est pas le mot, il est sans bénéfice ni valeur en dehors du chant lui-même) : ces vers donc, pas seulement pour la simplicité, mais parce que cette simplicité témoigne aussi du monde par quoi ils procèdent et dont ils témoignent, d'une certaine qualité de relation à lui et d'une manière de le voir et de le dire, de le lever et d'en dresser pour soi la possibilité comme de le rejoindre : à partir de ce moment où j'ai, geste de volonté, appris ces vers (seuls jamais oubliés depuis, à part quelques débuts de pièces de théâtre qui sont aussi des mots de passe) aura été fixé la décision de désigner le monde par la sensation même

qu'on éprouve en lui et qui n'existerait qu'en l'énonçant ainsi : qu'à la prononcer, la sensation du monde n'est pas appelée, mais traversée : et le vent arraché au poème pour matériellement devenir l'air du temps quand on prononce le mot vent et qu'on le laisse suspendu autour de soi, battant comme une porte.

ArM

Quatre alexandrins...

« Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer
Exilé sur le sol au milieu des huées
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher»

...m'ont suivie longtemps depuis cette éducation de bachotage et de répétitions, d'où certains professeurs ont surnagé faisant de Baudelaire et depuis longtemps, un frère un ami, un même que moi. Je vais faire sûrement un écart dans les mots, mes études n'ayant pas été très longues. Relisant un Piero de la lune, à travers Raphael Imbert, son livre *Jazz suprême* et son album *Baudelaire jazz*, Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau, la mémorisation, le souvenir des mots passe plus par le jazz, des hommes et femmes vivant communautairement sont devenus esclaves en Amérique, et se sont recomposé une architecture en improvisant, ils n'avaient plus la partition, des hommes et femmes de communications deviennent des hommes et femmes d'individuation. Et dans l'orchestre les individus se rejoignent, se stimulent et ça provoque des moments extraordinaires. Ainsi je comprends la

transmission orale et la poésie et une mémorisation rémanente qui reste sous-jacente à ce que je vis apprends comprends depuis que j'ai quinze ans et cette recherche de l'extase des derviches tourneurs, de l'amour, de l'écriture et de la vision.

SW

Ce fut comme une apparition. Difficile de la chasser depuis toutes ces années, elle s'impose pour structurer la perception, elle rend apparition le simplement vu, grâce à sa présence flottante jamais bien loin. Je crois que sans le pronom démonstratif neutre, on aurait eu plus de mal à y couler autant de résonnances avec l'actuel. C'est peut-être là, dans le creux de l'indicible, que s'invite à chaque fois cette phrase.

MCG

Rien, il ne me reste rien du par cœur de l'école, ni poésie, ni chant sauf la Marseillaise. Du catéchisme il me reste les prières. Je ne connais aucune chansons en entier, juste un peu de notre jeunesse avec Françoise Hardy.

On est bien peu de chose

Et mon amie la rose

Me l'a dit ce matin

À l'aurore je suis née

Baptisée de rosée

Je me suis épanouie

Heureuse et amoureuse

Aux rayons du soleil

Me suis fermée la nuit

Me suis réveillée vieille

Pourtant j'étais très belle

Oui j'étais la plus belle

Des fleurs de ton jardin...

Je te disais « tu te rappelles » tu me répondais « non je ne me rappelle pas ». Aujourd'hui encore je me souviens pour deux, mais déjà tu t'éloignes de moi.

MM

les chansons hantent, il chantait parfois un petit air de Brassens, le vent sûrement passant sur le pont qui va à l’Institut, chez les fâcheux — tout a une suite, tout correspond — il y avait « on devrait correspondre puisque tu me corresponds» en passant rive gauche hier, il y avait aussi lui qui passait la tête par la porte de la chambre verte, au deuxième « cette chanson c'est bien mais c'est qui ? » et ça chantait « des fois j'ai pu l'goût de rien faire/j'fumerais du pote j'boirais d'la bière/j'ferais dla musique 'vec le gros Pierre/mais faut que j'pense à ma carrière/je suis un chanteur populaire » des comme ça il en aurait des dizaines et des dizaines, des « back in the old folky days/the air was magic when we play » la Morris bien accrochée aux rêves, le groupe de Villiers-le-Bel et les sandwichs aux œufs brouillés, des chansons mais est-ce poésie ? Poser la question c'est peut-être y répondre comme disaient les marxistes alors ne la posons pas — passons à « elle avait pris ce pli dans son âge enfantin/de venir près de moi un peu chaque matin » (on l'a déjà faite — elle était déjà venue) (c'est égal l'âge enfantin c'est cinq ans, c'est cette photo sur les hauteurs pyrénéennes) le plus français dans le fantasme,

sûrement, l'un de ceux qu'a cités Annie Ernaux dans son discours, ou encore « ce héros au sourire si doux/parcourait à cheval le soir d'une bataille... en criant CARAMBA ! ... le coup passa si près que le chapeau tomba/et que le cheval fit un écart en arrière/ « donne lui quand même à boire » lui dit mon père » — chevaleresque son père, est-ce ça ? Romantique ? Sentimental ? Ah oui tellement — c'est aussi que ce prénom, c'est celui d'un de ses meilleurs amis, son frère (un frère est plus qu'un ami si c'est un frère comme on sait), c'est celui d'un de ses meilleurs amis, son grand-père qui partageait avec lui sa bière lui en donnant la mousse, le seul qu'il ait connu car l'autre, au même prénom que le poète, encore et cependant, l'autre

PCH

Dans les *Matinaux* *La parole en archipel* *La bibliothèque est en feu* et autres poèmes. Là : les compagnons dans le jardin. Révélation. J'avais dix-sept ans et c'est le musicien professeur de guitare au conservatoire qui m'avait parlé de Char, pour moi alors inconnu. Le musicien avait travaillé avec Hélène Martin : elle chantait Char entre autres. Sa voix à elle aussi, je l'ai écoutée. Bouleversante. En 1972 — je devais prendre une décision lourde de conséquences —, avec une amie j'ai pris la route d'un été radical. En stop. Etapes : Mondoubleau dans la maison des artisans, Cévennes dans le hameau racheté, Pilat chez Mich la céramiste, Vaucluse. Portée par une invraisemblable certitude : la rencontre aura lieu. Péripéties. Mistral fou dans l'Isle-sur-la-Sorgue. Nuit étoilée dans le champ voisin de la maison fermée route de Saumane. Insomnie. Je sors du sac à dos les *Matinaux* (Poésie/Gallimard) avec la frise de cinq fois le visage au milieu de la couverture. J'ouvre au hasard : début de *Les compagnons dans le jardin* dédié à André du Bouchet et à Jacques Dupin. Puis l'évidence : en levant la tête, j'ai vu une brèche dans le mur du jardin. Et j'ai su. L'amie que je réveille en sursaut : nous sommes les compagnons dans le jardin, on entre. Elle m'a dit que j'étais folle mais

y est allée aussi. Nous avons joué dans la nuit du jardin. Elle flûte alto, moi guitare. Il est venu voir. La suite, je l'ai écrite ailleurs, on peut retrouver. Il savait les *Transparents*, il nous a reconnues. Comme le poète avait écouté la guitare dans le jardin, bien plus tard après sa disparition, j'ai chanté son texte avec ce corps de bois sonore contre le mien. La pièce de la rencontre a été écrite et donnée par les élèves d'Argenteuil en 2007. En 2021, je suis revenue avec mon dernier dont c'était l'anniversaire sur les traces de son père le peintre, à Murs, et sur celles du poète, à l'Isle-sur- la- Sorgue. C'était début novembre : bruissement des fontaines, vieil or des petits chênes, brumes bleutées du Luberon. On a sillonné l'espace, devenant compagnons dans le jardin mémoire : *L'homme n'est qu'une fleur de l'air / tenue par la terre/ maudite par les astres/ respirée par la mort/ le souffle et l'ombre / de cette coalition/ certaines fois/ le surélèvent.*

ChE

« les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux. » Vingt ans, solitude mal vécue. L'écriture s'impose d'elle-même, elle ne sauve de rien, elle se pose sur le vide. Découvrir qu'une phrase s'écrit sans moi, me sentir absent devant la feuille, concentré sur ma distraction, comme s'il fallait laisser parler quelqu'un d'autre. Pas l'impression d'écrire mais de retranscrire une voix venue des mots. Premières nuits blanches à ne pouvoir s'arrêter, complètement happé par le pouvoir d'apparition de l'écriture. Il suffisait de poser quelques mots pour qu'ils trouvent eux-mêmes le chemin d'une parole. Me retrouver sans rien à dire, devant des équations de phrases à résoudre. Comprendre que le travail n'est pas chercher à dire quelque-chose, mais au contraire se taire pour que l'écriture dise. Comprendre que c'est un travail d'écoute avant tout. Et aussi de l'artisanat, que les mots sont matière, comme de la glaise ou de la peinture. Ce sont mes mots qui ont à dire, pas moi. Leur voix n'est pas la mienne, l'identité de la voix venue des mots écrits me met mal à l'aise. Souvenir de ne pas comprendre d'où viennent mes premiers poèmes. Sensation de ne pas les avoir

écrits tout en reconnaissant l'intimité d'où ils émergent. Ainsi je me demande à qui s'adresse une parole écrite ? Peut-être suis-je un écho du sac de mots et paroles qui parle en moi, qui parle radote et m'échappe. La main retranscrit ce qui vient des mots. La main qui m'appartient retranscrit dans l'écrit le son des mots qui résonnent en moi. Je n'ai pas l'adresse de ces mots, ils pourraient s'adresser à moi comme à quelqu'un d'autre. Je raconte une histoire, j'écris un poème, j'écris une fiction des mots qui me sortent. Oui, je me mets sans raison certaine à les écrire, bricolant leurs sons pour que résonne une musique, un mouvement à mettre en forme... et qui, une fois achevé, me révèle une part inconnue et intime. La phrase de Char formule ainsi, en quelques mots, ce qui est en train de m'arriver.

AnM

Pépheuga. Taléthes gar iskuon trépho. J'ai fui. J'ai déjà fui. Suspension. En effet je me nourris de la force de la vérité. De la vérité de la force, de la vérité comme force je me nourris. Hypokhâgne, cours de grec, sous les combles d'un lycée de jeunes filles bordelais. Nous traduisons Œdipe Roi, de Sophocle. Bonheur pur. *Ainsi Tiresias répond à la question implacable de son Roi* : « *et où penses-tu pouvoir fuir après avoir dit cela ?* ». J'ai déjà fui. L'absolu du parfait. Cela est déjà accompli et c'est irréversible. *Pépheuga*. Tu n'y peux rien Œdipe, tu ne peux rien contre moi. Tu me vois devant toi mais je ne suis plus là. *Talethes gar*, de la vérité en effet, suspension de la phrase, *iskuon trepho* qui est une force je me nourris, je tire ma nourriture de la force de la vérité. Le verbe à la première personne à la fin. Ce n'est pas celui qui énonce qui compte : c'est la vérité, sa force et qu'elle soit une nourriture. Ce qu'il y aura à dire, un jour, est prêt. La phrase est en grec, le grec de Sophocle voilà, nulle pédanterie, marqueur de classe sociale peut-être, mais c'est ainsi qu'elle m'a été donnée.

VP

Muchos años después, frente al pelotón de fusilamiento, el coronel Aureliano Buendía había de recordar aquella tarde remota en que su padre le llevó a conocer el hielo. J'ai mis le pied à la fac accompagnée de la première phrase de *Cent ans de solitude*. Pirouette spatio-temporelle magistrale, cette phrase, tout comme moi, se jouait du temps. Je commençais tardivement des études d'Espagnol et cette construction grammaticale osée me collait à la peau. Conjuguer le futur au passé, c'était du grand art avec cette touche d'étrangeté qu'était la découverte de la glace, écho de ma propre surprise quand enfant, je la touchais du bout des doigts. Le réalisme magique m'ouvrirait ses portes et je m'y engouffrais.

MC

*Je me disais aussi : vivre est autre chose
que cet oubli du temps
qui passe et des ravages
de l'amour, et de l'usure — ce que nous faisons
du matin à la nuit : fendre la mer*

*fendre le ciel, la terre, tour à tour oiseau,
poisson, taupe, enfin : jouant à brasser l'air,
l'eau, les fruits, la poussière ; agissant comme,
brûlant pour, marchant vers, récoltant*

*quoi ? Le ver dans la pomme, le vent dans les blés
puisque tout retombe toujours, puisque tout
recommence et rien n'est jamais pareil
à ce qui fut, ni pire ni meilleur,*

qui ne cesse de répéter : vivre est autre chose.
In *La vie promise*, Guy Goffette

Au mitan de ma vie, rêve et déception, pourtant bien perchée j'étais, et la grâce de ce poème, qui rend la distance heureuse ressentie par rapport à ce trajet cette

aventure en même temps que teintée d'amertume, impression d'énergie dans tous les sens, d'agitation et d'inanité aussi bien.

*Voici des fleurs, des fruits et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous...*

Toujours vivaces ces vers, en certaines occasions me revenant, et toujours célébrant l'offrir, le tendre vers l'autre, bras, fleurs, cœur : la fraîcheur et l'élan.

SyS

Il sifflote mon père, il a toujours fait ça. Ado ça m'agaçait pas mal mais il fallait bien trouver quelque chose. Il sifflote un peu égoïstement, c'est vrai, il sifflote sans se demander si ceux qu'ils l'entendent ont envie de l'écouter. C'est plus fort que lui, il sifflote comme il respire. Mon père sifflote des airs que je ne reconnaiss jamais. Des airs qui n'ont pas d'émotions particulières, un peu comme le chant des oiseaux. On dit qu'ils chantent les oiseaux mais citez-moi un seul refrain d'oiseau célèbre. Mon père sifflote quand il ne fait rien d'autre et nous étions deux à ne rien faire d'autre que d'écouter la pluie tomber sur le toit, une fin d'après-midi. Le week-end était bien avancé déjà, le tour de ce qu'on pouvait se dire d'urgent était fait. Une trêve naturelle s'était installée dans la conversation, une longue respiration, et puis, évidemment, le sifflotement... *Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville* *Quelle est cette langueur qui pénètre mon cœur ?* Je ne saurais dire s'il venait de l'apprendre par cœur ou si c'était un bout de mémoire qui remontait chez lui d'un coup à la surface. Je ne lui ai pas demandé. Je n'ai rien dit, j'ai pris soin de ne pas bouger, de ne rien

changer dans mon comportement, avec la même prudence qu'on emploie lorsqu'un oiseau se pose par miracle sur votre épaule. Je l'ai laissé continuer sans un mot parce que j'avais soudain l'impression de comprendre une langue qui m'échappait jusque-là, d'assister à un miracle, de voir une brèche inespérée se dessiner dans l'épaisseur d'une créature que je fréquentais depuis toujours sans en saisir l'essentiel — et c'est heureux je crois, c'est heureux de vivre avec le mystère. *C'est bien la pire peine De ne savoir pourquoi Sans amour et sans haine Mon cœur a tant de peine.* Il a siffloté toute la mélancolie du monde sur la même tonalité, avec la légèreté d'un chant d'oiseau qui sitôt la dernière strophe terminée s'est envolé sans faire d'histoires.

JH

La courbe de tes yeux fait le tour de mon coeur,
Un rond de danse et de douceur,
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr.
Je suis minot au lycée Pagnol, et je découvre qu'avec des mots de rien, deux figures géométriques et un peu de mouvement, on peut façonne une merveille.
Je me sens étranger à la poésie (sans parler de l'amour), et je me fais happer aux premiers mots.
Je suis là pour potasser le bac français et je réalise qu'on peut passer une heure jubilatoire à décortiquer deux vers sans en épouser le mystère.
J'ai quatorze ans et on vient de m'ouvrir une porte cachée par laquelle je me faufile.
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu,
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

PaP

De Palos de Moguer routiers et capitaines partaient ivre d'un rêve héroïque et brutal, ils allaient conquérir le fabuleux métal que Cipango mûrit dans ses mines lointaines...et les vents Alizés inclinaient leurs antennes au bord mystérieux du monde occidental.

École primaire , : José-Maria de Heredia un espagnol. Les bords me semblent toujours aussi mystérieux.. Je ne connaissais pas le monde occidental, il me voilait ses mystères. Je me souviens d' apprendre appliqué. Je me souviens d'avoir appris par cœur je me souviens de l'avoir récité : le temps de la récitation. Je me souviens d'un décalage entre une fillette et ces capitaines , ces matelots. Les sonorités les vents Alizés... En Zé alitération ou assonance

De Heredia aussi comme le prolongement du poème. Ce n' est pas exactement exotique mais le prolongement du voyage. Les conquistadors ; comme cette histoire n'a pas de fin et revient telle une ritournelle, sentinelle ou phare des questions d'aujourd'hui. En attendant Rimbaud et son bateau ivre.

IdeM

J'ai toujours été fasciné par ceux qui parviennent à se souvenir de longs textes, les acteurs bien sûr, mais aussi ceux qu'un texte entête, je garde en mémoire par exemple la scène envoûtante de Joachim Séné, nous reconduisant en voiture vers Paris sur l'autoroute, à la nuit tombante, récitant l'intégralité du */Bateau ivre/* et nous à l'arrière avec Anne Savelli, nous étions transportés, et dans la folle allure de la voiture qui filait dans l'obscurité, et dans les mots de Rimbaud portés par la voix de Joachim qui se souvenait de chaque vers, je ne pouvais que penser à cette scène fascinante qui me bouleverse à chaque fois que je revois l'adaptation du livre *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury par François Truffaut, où le personnage principal interprété par Oskar Werner, pompier qui se rebelle contre les autodafés de livres, parvient à s'échapper de la ville et se laisse porter le long du fleuve pour rencontrer les membres d'une communauté itinérante qui habitent sur les routes, le long de vieux chemins de fer rouillés, ces femmes et ces hommes qui vivent à l'abri des sous-bois ont appris un livre par cœur afin de le sauver de l'oubli auquel il était promis, et cette fascination s'exerce sur

moi justement parce que je n'ai jamais réussi à bien mémoriser les phrases des textes que je lisais, j'aimais la poésie mais quel supplice de devoir répéter les strophes du poème pour espérer m'en souvenir ; j'ai beau chercher des fragments de textes, quelques mots seulement reviennent, mais je ne les ai pas vraiment gardé en mémoire, une phrase par ci, un vers par là ; je me rends compte qu'il n'y a que le texte quand il est chanté que je parviens à mémoriser, et dès que j'entends les premières mesures de la chanson d'Alain Bashung, ce sont les nombreux souvenirs de départ en vacances, en voiture l'été, avec les filles qui chantaient à tue-tête qui reviennent immédiatement à la surface, la joie intense des départs, c'était notre chanson, *La nuit je mens*, écrite par Alain Bashung et Jean Fauque, une chanson dont les paroles aux images puissantes et énigmatiques nous transportaient et nous bouleversent encore aujourd'hui, avec le temps : *J'ai dans les bottes / Des montagnes de questions / Où subsiste encore ton écho / Où subsiste encore ton écho.*

PM

— « *Ceci n'est pas pour vous* »

— C'est du par cœur ? C'est tout ? Mais tu as une mémoire de poisson rouge, toi.

— Bah non, elle est même plutôt bonne.

— Tu avoueras quand même que c'est un poil court, non ?

— Non.

— Non ?

— Non, parce que ça induit, insinue beaucoup de choses quand tu as lu le bouquin.

— Ça vient d'où ?

— La maison des feuilles.

— Ah ouais, tu m'en as parlé des tonnes de fois, de ce truc qui se lit dans tous les sens. Tu l'as lu quand, déjà ?

— La première fois ?

— Bah oui.

— Je demande parce que je l'ai tellement lu et relu et disséqué que je le connais par cœur.

— Ça saute aux yeux...

— Laisse tomber, tu peux pas comprendre tant que tu l'as pas lu.

— Donc, c'était quand ?

— 2002, première édition. J'avais chopé, comment ça s'appelle déjà, ah oui, la varicelle. Le médecin était mort de rire. De nous cinq, je te rappelle que je suis le plus âgé à la maison. J. avait neuf ans et en avait gentiment fait cadeau à tout le monde. Avec son traitement, fallait quand même faire gaffe, qu'il a dit, on surveillait donc que ses crises ne durent pas trop longtemps. Bref, il m'a dit : à votre âge, vous allez sacrément déguster.

— Ça a été le cas ?

— M'en suis pas remis.

— De la varicelle ? Quand même...

— Mais non, de ce bouquin. Tu suis ou pas ?

— Je demanderais pas mieux mais t'avoueras que t'es pas du genre facile à suivre.

— C'est parce que tu raisonnes pas en arborescence.

— Si tu le dis. Et c'est là que tu as commencé à écrire ?

— J'avais trop de fièvre, incapable de taper trois mots.

— Je reformule. C'est après avoir lu ce.. machin que tu t'es mis à écrire.

— C'est pas un machin, c'est une œuvre d'art, plusieurs récits enchâssés, des énigmes, des jeux...

— Y a des Sudokus dedans ?

— Des sud... Je t'ai dit que c'était une œuvre d'art ! Pas un magazine de jeux. C'est conçu comme un film, tu vois. Et le mot maison est en bleu.

— Donc tu t'es mis à écrire aussi des Sud... des maisons en bleu ?

— J'avais commencé des années avant, mais rien d'ébouriffant. Des trucs pour séduire les filles quand j'avais 18 ans, des trucs fantastique dans des carnets à spirale. Y en avait un, MB 03, qui se passait dans le métro. Un truc à la Stephen King, en plus nul.

— Et après la maison en bleu ?

— Y a pas que le mot maison en bleu, dans La maison des feuilles. Y a aussi Minotaure en rouge.

— Deux bonnes raisons de le lire ?

— Trois.

— D'acc... Comment ça, trois ? Une maison et un Minotaure, ça fait deux.

— Tout ce qui va par trois a de l'importance.

— Tu l'as écrit, ça ?

— Pas moi. MZD. Ou Claro. Je sais plus.

Je crois que des fois dans la vie, on se raconte des histoires dans sa tête, on sait très bien que ce sont des histoires, mais on se les raconte quand même.

C'est un passage de *Cendrillon* de Pommerat, en apprenant le texte, enfin toute la scène, ces mots sont venus m'éclairer et ils sont devenus les miens, ils ont pris toute leur ampleur. Le vocabulaire est banal, ordinaire, comme on se raconte peut-être tous la même histoire. A partir de quand il y a une distorsion entre la réalité et ce que l'on veut y mettre ? Pourtant est ce que ce n'est pas normal de se raconter des histoires pour rendre soutenable ce monde ? Pourquoi serait-ce un tort de vouloir se donner une version enluminée des choses ? Pourtant, on avance mieux quand on arrête de se raconter des histoires. Et cette phrase que je m'applique, elle est d'abord adressée à l'autre, quand est- ce que tu verras la vérité ? et il faut beaucoup de courage pour se jeter à l'eau, pour casser le morceau. Cette phrase et cette scène je l'ai mouliné toute une saison en pédalant à mon cours de théâtre.

ChG

HBo

Rome, l'unique objet de mon ressentiment

Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant

Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore

Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore.

Rue mademoiselle, l'École de l'acteur, j'ai dix-sept ans.

J'apprends ce texte, je cherche, je travaille, je comprends sa puissance, j'y crois, je suis bien, j'ai trouvé le bonheur.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un printemps.

Une phrase qui circulait chez les femmes de la famille. Une phrase de deuil probablement écrite sur la tombe de cette enfant morte de la grippe espagnole durant la guerre de 14. Une phrase un peu lourde de sens mais dont j'aimais le rythme qui ressemblait celui d'une comptine.

Et à propos de roses

Mignonne allons voir si la rose

Qui ce matin avait éclosé

Sa robe de pourpre au soleil

N'a point perdu cette vespree

Je suis restée bloquée sur cette *vespree* que j'associe pour l'éternité à la prononciation de la prof de français qui mâchouillait le e final : *vespré-e*.

Sous le Pont Mirabeau coule la Seine et nos souvenirs, faut-il qu'il m'en souvienne.

L'adolescence et l'amitié. Nous aimions toutes les deux ce Pont Mirabeau que nous déclamions en riant. Elle m'avait offert les poèmes d'Apollinaire dans la Pléiade avant de faire une fugue avec son amoureux. J'étais la seule à savoir où elle était. J'ai gardé le secret.

SyB

Quand vers le soir elle passait sur le pont de Tolède en
corset noir

Phase terminale, ont dit le médecin, les infirmières.
Dans la chambre de sa mère devenue la sienne, elle
récite les vers d'Hugo, chantés par Brassens. Sète,
Hugo, la révolution, l'Espagne, la quintessence de sa vie
en quelques mots. Les derniers.

Que dirai-je à mon tour ? Qui pour les recueillir ?

BG

*Mignonne allons voir si la rose
Qui ce matin avait éclos
Sa robe de pourpre au soleil*

Et nos années qu'en reste-t-il ? Voilà qu'en 2022 Ronsard, Trenet et Villon semblent se rencontrer, du moins dans mon esprit embrumé de cinquantenaire. Je me revois enfant (8 ou 10 ans ?) apprenant — répétant — humant les mots — mâchant les phrases — me délectant de la musique — décorant mon cahier selon les images mentales de ces fleurs trop vite fanées — devinant le regard de l'amoureux bientôt blasé — m'attristant du poète au gibet esseulé...

Et là maintenant monte cette amère sensation d'incomplétude du monde, si âpre pour les beautés éphémères, si rude avec les âmes sensibles — mais aussi une tendresse atemporelle pour ces paroles transformées en écrits passés de bouche en oreilles et d'esprits fins en rotatives pour nous les transmettre aujourd'hui.

Petite nostalgie de la découverte aussi, quand un vieux buffet, un dormeur dans le frais cresson bleu ou le ciel par-dessus le toit, me sont apparus dans la lumière de la première écoute, ou la première lecture...

G. A-S

Mrs Dalloway dit qu'elle irait acheter les fleurs elle-même... Quel matin frais ! pensait Clarissa Dalloway. On dirait qu'on l'a commandé pour des enfants sur une plage. Cette phrase me revient souvent en mémoire. Une phrase simple qui me met en émoi sans raison particulière. D'une infinie poésie. Pendant le confinement je l'avais inscrite en lettre noire sur un carton recouvert d'une peinture dorée. Posé au-dessus de mon bureau. Photographiée, imprimée et collée dans mon carnet de confinement.

Dans cette période où les voyages se limitaient à un rayon de mille mètres, cette phrase était source de rêverie, de voyage à Londres dans la tête. *Mrs Dalloway* un livre découvert au retour de mon premier voyage à Londres, alors que depuis quelques mois je lisais le journal de Virginia Woolf et avais visité les lieux de l'écrivaine. Bloomsbury, Hyde Park, Saint-Yves, Monk's House à Rodmell. Sans doute que cette phrase est à jamais gravée dans ma mémoire et me transmute vers Londres et l'Angleterre.

Iva

Elle est retrouvée — quoi ? — L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil et avec eux la possibilité de défaire le langage, de se défaire un peu du sens, de jouer, d'être libre, d'écrire des choses qui ne coïncident pas avec la syntaxe ordinaire, des choses qui sont belles qui ne sont pas le langage courant, habituel, opératoire, des choses qui ont leur balancement propre, des choses qui ont autre chose. C'est une grande béance qui s'ouvre avec Rimbaud quand j'ai quatorze ans, que je ne cesse d'élargir depuis.

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur, auréole du temps, berceau nocturne et sûr, et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu, c'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu... en troisième, découverte concomitante de la poésie et de l'amour concret, et l'instantanée mise à distance de l'un par l'autre — il me semble avoir été saisie au même moment par la conscience double, paradoxale, de la magnificence parfaite du poème et du fait que le poète en faisait quand même un peu trop, rapport à ce que je vivais moi, amoureusement, de bien plus trivial ; avec le recul d'aujourd'hui je dirais que c'était un signe du temps, déjà, que l'idéal de pureté

qu'on trouve dans les textes d'Éluard est à l'image de ce qu'on regarde aujourd'hui de la seconde guerre mondiale, son lointain horizon de clarté, l'engagement plein et entier qui se détache avec une sorte de netteté, d'évidence vibronnante depuis notre présent noir et brouillé, où les idéaux systématiquement paraissent défaits par le réel. Alors qu'en fait, rien n'était simple probablement, ni en amour ni en guerre, mais on savait/voulait encore faire comme si ?

JCo

*Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas.
Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou,
vrai gibier de potence !*

J'ai dix ou onze ans, enfin je crois. Je ne sais plus si je suis encore à l'école ou bien déjà au collège. Dans mon souvenir, je suis sur la scène de la salle municipale. C'est rouge, c'est grand, c'est en hauteur. Sur le plateau, une table, des chaises. Le noir des coulisses. Et en même temps, j'ai l'impression que je confonds. On joue des petites scènes de *L'Avare* de Molière. J'imagine. Je joue Harpagon. En écrivant me reviennent d'autres bribes de la scène et les gestes avec : *Montre-moi tes mains. / Les voilà. / Les autres. / Les autres ?* C'est drôle... mais j'ai peur. Je ne sais plus qui me donne la réplique. La panique d'alors semble vider la salle et le souvenir de tout maître ou professeur. Les autres élèves sont là sans être là. Juste des regards. Et encore. J'imagine. C'est flou. Tête à tête avec le texte et le personnage, et soi-même. La fureur d'Harpagon en boucle pendant longtemps, qui surgit encore parfois aujourd'hui. Dans mon souvenir, je sens que je suis terrifiée à l'idée de me mettre en spectacle. Je me sens toute nue. Harpagon

emprisonné dans sa folie et moi dans ma timidité. Feu aux joues probablement. Je n'ai jamais compris pourquoi cette bribe de texte est restée jusqu'à revenir de temps à autre de façon comique et théâtrale comme ça ou quand les circonstances s'y prêtent, pour rire. Pour conjurer la peur d'alors peut-être. La faire détaler.

EM

Il l'a sorti de sa poche et me l'a tendu. Je ne savais pas comment le prendre. C'est là. Je ne savais pas comment le tenir. Ça commence là. Je ne m'en rends pas compte d'abord. Je reprends. *Il l'a sorti de sa poche et il me l'a tendu. Je ne savais pas comment le tenir. J'ai essayé de le tenir comme on tiendrait une fleur et un caillou en même temps.* La phrase est tirée, traduite, de Richard Brautigan, *Sucre de pastèque*. Traduite : le trouble vient de là. Parce que moi je la lisais comme ça : *J'avais l'air de celui qui tenterait de tenir en même temps une fleur et un caillou.* Je l'ai toujours entendue comme ça. Je la connaissais sous ce jour, dans cette traduction-là. Alors de me la voir traduire en : *J'ai essayé de le tenir comme on tiendrait une fleur et un caillou en même temps*, j'y vois tout autre chose... Par exemple, qu'une phrase est un nuage. Qu'une phrase se rassemble et s'effiloche en même temps. Et qu'elle le fait en tournant, comme les nuages se font et défont : sur elle-même. Comme une ampoule d'une solution en suspension qu'on tournerait entre ses doigts, il y a du jeu dans la phrase. Il suffit qu'on penche le niveau pour que la bulle s'y déplace... — Cela, je le dis mal, parce que je le dis pour moi, vous comprenez, je ne l'écris pas pour être compris ou

palpitant, ou même intéressant, je me comprends : j'essaie de faire à mon vécu rencontrer son effet, c'est un truc entre moi et moi. Je ne cesse pas de le dire mal parce que je le cherche. Je cherche ce truc qu'il y a entre moi et moi. — Ce qui le fait pencher, ce qui l'oriente, ce niveau, ce sont les phrases alentour. Une phrase ne vient pas seule. Elle est agie — agitée — par celle qui immédiatement précède. Voilà ce que je n'avais pas lu d'abord : *Je ne savais pas comment le tenir*,/au lieu de : *Je ne savais pas comment le prendre.* Ces infinitifs, différent, irradiaient à travers toute la longueur de mon ampoule. Parce que ma traduction fétiche dit *prendre*, quand l'autre dit *tenir*. Et d'une certaine manière, quand *prendre* en vient à dire *tenir* dans la phrase suivante, ma phrase nuage, je continue de lire *prendre*. J'ai toujours lu *prendre*. Je découvre alors cette seconde traduction, que j'appelle *tenir*, et ce n'est plus le même jour. Dans la traduction *prendre*, je sentais l'hésitation, la tergiversation. Dans la traduction qui dit deux fois *tenir*, je décèle plutôt l'invention, le bricolage, l'adaptation. Mais c'est encore parce que l'une *[avait] l'air*, tandis que l'autre *[a] essayé...*

CT

« Check/Check/1,2/1,2... » et préférez lui le « ... sa vie était froide comme un grenier dont ... ».

PhP

J'avais trente ans et je vivais à Tokyo. Écartelé entre la tentation d'explorer tout le nuancier des sensations, et l'attrait si japonais et plus restreint pour le fade, pour l'astringent. Je fis donc ceci, mais aussi cela. En littérature, découverte de Banana Yoshimoto (excitant rose bonbon) et relecture de *Madame Bovary* (soporifique cuisse de nymphe). Que me restait-il de cette lecture adolescente ? Qu'Emma s'ennuie avec Charles, qu'elle ennuie ses amants, qu'elle finit à l'arsenic. Je l'avais découverte gourde et irritante, je la retrouvais complexe et touchante. Et au milieu d'une page, ceci : « Mais elle, sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur. » Cette phrase s'est inscrite en moi comme un tison ardent. À l'époque, je collectais des aphorismes appris par cœur, mais des aphorismes qui se savaient tels, qui se pavanaient. Cette phrase, c'était tout Emma, ne payant pas de mine et pourtant inoubliable. Presque trente ans plus tard, c'est toujours elle qui me sert à faire une balance micro. Oubliez le

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit. Nous étions en cours de français, classe de 4ème, lecture collective à voix haute, être attentive, d'un moment à l'autre le professeur pouvait interrompre l'élève pour en désigner un.e autre. Et la voix de Piotr, douce et forte, un peu dans le nez, *Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.* Son accent venu de Pologne amollissait les consonnes, arrondissait la langue tout entière, personne ne s'est moqué, moi je chavirais en tendresse immense.

CD

Écrire c'est tenter de savoir ce que l'on écrirait si on écrivait — on le sait qu'après — avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. mais c'est la plus courante aussi.

Afficher sur les murs de cet appartement, de mon premier appartement, celui que je me suis choisis pour prendre mon élan, pour une nouvelle vie. Faire enfin connaissance avec celle que je suis vraiment, m'approprier cette ville, une librairie pour nourrir mes rêves d'enfant. Il y a presque dix ans, l'acquisition du 1 et une affiche au centre avec ces mots de Marguerite Duras. J'ai sorti mon carnet, je me suis attablée et commencé un processus qui se poursuit, ici aussi.

ES

*Tout reposait dans Ur et dans Jerimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette fauille d'or dans le champ des étoiles.*

La vanité d'un séducteur chenu, qui se persuade de la légitimité de succès à venir (« car le jeune est beau, mais le vieillard est grand ») intrigait et fascinait mon esprit de lycéenne, tandis que mon corps connaissait les premiers émois de mon âge. Les alexandrins hugoliens avançaient, roulaient, transformant le ronflement trivial de Booz en musique des sphères, ils s'élevaient dans la nuit des siècles, pour soudain s'écraser à plat (« et ceci se passait dans des temps très anciens »), avant de repartir en envolées grandioses. Victor Hugo était capable de tout, immense poète tellement humain.

LH

« En ce temps que j'ai dit devant, /Sur le Noel, morte saison, /Que les loups se vivent de vent /Et qu'on se tient en sa maison, /Pour le frimas, près du tison, /Me vint un vouloir de briser/La tres amoureuse prison /Qui souloit mon cœur debriser. »

La seconde strophe du *Lais* de Villon que me récitaïs, parce que lui ce mauvais gars et bon poète, pour la saveur de ses mots un peu désuets et parce que son rythme se prête magnifiquement à la remémoration et au vidage de crâne, en faisant la vaisselle dans la cuisine de ma mère en cette année de rupture entre le renoncement à la première année d'architecture peu brillante et la sténo puisque les filles ça se marie, les yeux levés par instants vers le soleil sur la garrigue.

BC

*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de borderie,
De soleil luisant, clair et beau.*

Il fait froid, le ciel est blanc, derrière la vitre le terrain vague scintille, la route serpente verglacée, le muret à l'angle est vide. Les maisons immobiles sont encore dans l'obscurité du mercredi matin. Le haut fourneau fabrique des nuées blanches, épaisses, cotonneuses, lourdes à monter dans le ciel vague. Il ne s'arrête jamais. Sur le rebord de la fenêtre, en faux granit jaune, marron, orange, quatre plantes vertes, un pot en céramique beige pour les stylos, tous les stylos de la maison, des rideaux de voile blanc comme une traîne de mariée. Sur le rebord, mon pupitre en bois de récupération, fabriqué par mon père pour placer mes partitions, jamais terminé car il manque les pieds; pour le faire tenir debout, il faut l'adosser à la fenêtre, sur le rebord et la vitre glacée. Il est si tôt dans le silence, ni voiture qui passe, ni pas dans l'escalier, ni voix. Mon cahier de récitation ouvert, le dessin déjà fait, un soleil, et quelques gouttes de pluie, bien rondes, coloriés en bleu azur, détournées au stylo, un

arbre déjà vert, planté jusqu'aux racines un peu trop épaisses, un chêne peut être, âgé, regardant le champ de fleurs riant de pâquerettes. J'apprends ma récitation. J'imagine sa main traçant les lettres, où, comment, dans la solitude peut-être, dans le souvenir de l'enfance ou de la dernière mémoire de la vieillesse, dans l'ombre de l'aube éclairé par le reflet des siècles derrière la vitre.

TdeP

« *Le chat ouvrit les yeux/ le soleil y entra/ Le chat ferma les yeux, le soleil y resta/ Voilà pourquoi le soir quand le chat se réveille / J'aperçois dans le noir / Deux morceaux de soleil* », de Maurice Carême. Cette poésie a goût de sucre et de miel. La conscience s'éveille au monde aux sensations, à l'imaginaire. La vie repose sur d'autres bases que le quotidien.

SMR